

Turbulences

Éva Delambre

Les Jardins de Priape

Turbulences

Éva Delambre

Turbulences

Roman

Collection



TABOU ÉDITIONS
91490 MILLY-LA-FORÊT, FRANCE

© 2019 Tabou Éditions, tous droits réservés.

Première édition

1.2000.MP.09/19

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)
Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.
La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

Imprimé en UE par MultiPrint, Bulgarie
Dépôt légal : 4e trimestre 2019
ISSN : 1955-4052
ISBN édition papier : 978-2-36326-073-4
ISBN édition numérique (PDF) : 978-2-36326-700-9
ISBN édition numérique (Epub) : 978-2-36326-701-6

Pour Vous, mon Seigneur et Maître.
Avec plaisir et soumission.

"Tout ce que je rencontre devient partie de moi.
À vous tous, que vous le sachiez ou non,
qui êtes venus flâner dans le tissu de ma vie et
qui en êtes ensuite ressortis : vous m'avez laissé
une part temporaire dont je ferai quelque chose."

— Sylvia Plath

Préface

Turbulences, agitations, troubles, quêtes désordonnées…

Ce nouveau roman d'Éva Delambre pose une question existentielle pour de nombreuses soumises : peut-il y avoir une autre vie, un avenir BDSM lorsque le Maître est parti, lorsqu'on a été trahi ? La destruction qui s'ensuit inévitablement est-elle un frein à sa vie de soumise et si oui, comment survivre lorsqu'on a, ancré dans le corps et l'esprit, cette puissante envie de se soumettre ?

Certaines soumises que vous allez découvrir ont été trahies toutes les deux, dans le réel comme dans le virtuel. Ces trahisons sont nombreuses dans ce monde. Loin des clichés « romanesques », le BDSM, comme la vie vanille, apporte son lot de faux maîtres, de maîtres menteurs, de pervers narcissiques qui usent de fausses prérogatives pour séduire et abîmer.

Lorsqu'une femme s'offre nue à ces hommes, et que la trahison est découverte, outre la douleur de la fin d'une relation, c'est la honte d'avoir été manipulée qui fait le plus mal. Dans ce cas, peut-on encore faire confiance ? À qui ? Comment ? Et si non que faire ?

Éva Delambre trace des parcours attachants qui à leur manière répondent à cette question.

J'ai beaucoup aimé Lucy, j'ai connu des soumises sans collier, comme elle, et j'avoue que ce fut un plaisir de les soumettre tant elles en voulaient encore. C'était il y a longtemps et j'ai respecté ces femmes et leur démarche. J'avais compris le sens de ce don parfois extrême. Lucy est de cette veine, elle en veut plus. Toujours plus. Court-elle à la destruction ou vers une renaissance ?

« Adriano » est, pour le Maître que je suis, un personnage dans lequel je me retrouve plutôt bien. L'idée de ces soirées d'exception, raffinées, dans des lieux hors du temps, profitant de mon réseau de connaissances, a plusieurs fois taraudé mon esprit. Un jour peut-être… Mais les questions que se pose Raphael sont également intéressantes. Face à une femme extraordinaire, qui accepte de se soumettre par amour, un Maître peut-il résister et se « contenter » de pratiquer sous forme de jeu, ou a-t-il besoin de plus, d'avoir à ses pieds une vraie soumise dans l'âme, quitte à perdre en beauté ou en aisance matérielle. J'ai adoré le personnage d'Esther, plus que son modèle qui, je sais, a inspiré Éva…

Ces personnages sont accompagnés dans ces pages tourmentées par Zoé, qui se découvre Domina après avoir été durant des années une gentille épouse trompée, sa rencontre avec le beau Maxime est attachante, intéressante et éveillera peut-être des vocations… Tant de soumis sont en quête. Anaïs et son mari, couple heureux et aimant qui se questionne face aux fantasmes de madame… comment faire dans un couple uni par les liens du mariage pour vivre une évolution vers le BDSM. Tant de couples m'ont posé cette question.

Turbulences avance ainsi, posant chapitre après chapitre, personnage après personnage, des quêtes, des cheminements qui nous font découvrir un BDSM authentique. La vraie face de ce monde avec ses joies et ses peines, ses questions, ses difficultés. Nombreux et nombreuses se retrouveront dans la panoplie de personnages qu'Éva nous a croqués pour notre plus grand plaisir. Suivant nos penchants c'est vers l'une ou l'autre des histoires que notre cœur ira, même si la trame principale nous ramènera vers Lucy qui, chapitre après chapitre, glisse vers sa rencontre.

Les mots du dernier monologue sont signés de moi. Durs mais si vrais. Je ne pouvais, dans ce roman teinté d'authenticité, laisser Éva conclure de trop belle façon et lorsqu'elle a osé me demander cela, c'est tout naturellement que j'ai effacé ses mots pour y mettre les miens.

Le BDSM a ses règles. Elles sont difficiles à accepter, mais à quoi bon se mentir.

Éva est sortie de son cadre habituel d'écriture. Son talent d'auteure, l'envie d'écrire autre chose et les attentes d'une autre partie de son lectorat, l'ont poussée hors de la relation Maître-Soumise qui n'a aucun secret pour elle. Cela n'a pas été facile. Éva a su quitter ses émotions personnelles, ses expériences intimes pour décrire ce monde, à travers une belle saga de caractères intéressants. C'est là une jolie prouesse d'auteure et un excellent roman.

Maître TESAMO

Chapitre 1

"La vie est une suite de choix plus ou moins réfléchis,
de hasards heureux ou malheureux rencontrés,
bifurcations, prendre à droite, prendre à gauche,
mille destins différents à chaque carrefour,
et puis des évidences."

— Delphine Bertholon

Tout s'était passé tellement vite. Pas le temps de réagir, ni de comprendre. Réflexe primaire, instinct de survie. Se débattre, de toutes ses forces, avec toute sa rage et sa peur. Des coups de pied et de poing dans le vide, inutiles. Déjà, elle était dans le coffre de la voiture, se débattant contre les parois, à bout de souffle, hébétée et déjà épuisée par cette lutte brève mais d'une intensité inouïe. Son cœur palpitait à une vitesse effrénée. Elle avait la gorge nouée, le ventre serré. Une peur panique était montée en elle en une seconde, et avait laissé des traces de son passage dans toutes les cellules de son corps. Elle sentait un voile de sueur la couvrir des pieds à la tête.

Lucy laissa retomber sa tête en arrière, contre le fond du coffre. Elle ferma les yeux quelques secondes en inspirant lentement pour retrouver son calme. Jamais elle n'aurait pensé que les choses se passeraient de cette façon. Elle aurait dû pourtant. Elle s'en rendait compte maintenant. Pourtant, elle n'arrivait pas à savoir ce qu'elle ressentait exactement. De la peur ? Pas vraiment. Plus comme au début en tout cas, juste quelques minutes auparavant. De l'inquiétude ? Oui, sans aucun doute. Tout allait-il lui échapper comme à l'instant ? N'aurait-elle vraiment aucune prise, aucun contrôle sur la suite des événements ? En réalité, il y avait bien un peu de peur derrière l'inquiétude. Plus qu'elle ne le voudrait. C'était l'incertitude qui était difficile à canaliser. Dans le fond, elle ne savait rien de ce qui allait lui arriver. Rien ? C'était un bien grand mot. Elle savait. Elle devinait, elle pressentait. Mais à cet instant-là, ça ne suffisait plus.

La voiture roulait depuis un moment. Combien de temps ? Elle n'avait plus son sac à main, ni son portable. L'angoisse d'être dépossédée de son téléphone lui noua la gorge une seconde fois. Mais pas seulement parce qu'elle était enfermée dans le coffre d'une voiture, seule et sans aucune idée de sa destination. Ne plus avoir son portable à disposition était devenu anxiogène pour beaucoup de monde, quels que soient le lieu et les circonstances. Qu'aurait-elle fait de toute façon ? Contacter quelqu'un ? Appeler à l'aide ? Passer le temps en lisant ses mails ? Elle parvint à sourire. Non, elle n'aurait rien fait de tout cela, mais sans son téléphone, elle se sentait privée d'une partie d'elle-même. Elle savait que ça deviendrait un manque et que ça allait l'obséder un moment. Elle espérait qu'il n'était

pas tombé sur le trottoir et abandonné là. Non, ceux qui l'avaient jetée dans le coffre de la voiture n'auraient pas laissé ses affaires sur place. Sans doute l'avaient-ils pris avec eux, devant. Fouillaient-ils dedans ? Dans le sac peut-être, mais pas dans son smartphone, il fallait le code.

Lucy était en colère contre elle-même. Comment pouvait-elle penser à des choses aussi futiles dans un moment pareil ! Combien de temps encore, enfermée dans le noir, dans cet espace si réduit qu'elle devait se recroqueviller complètement ? Risquait-elle de manquer d'air ? Sans doute pas avant de sombrer dans une violente crise de claustrophobie. Décidément, elle n'avait pas imaginé que les choses se passeraient de cette façon. Et ce n'était pas une mauvaise chose finalement. Elle devait cesser de se tourmenter inutilement. Elle en saurait bientôt davantage. Pouvait-elle encore faire marche arrière ? Le voulait-elle ? Il lui semblait que cela faisait une éternité qu'ils roulaient. Pas vraiment d'arrêts ni de virages, ils avaient dû prendre une voie rapide. Que ferait-elle s'ils roulaient ainsi des heures durant ? Parviendrait-elle à rester calme ? Elle en doutait, même si elle avait conscience que de s'arracher les ongles contre la moquette qui recouvrait le coffre ne servirait à rien du tout.

ꕥ

Une bonne heure de route. Ça allait lui sembler long. Au volant de l'Audi, un homme d'une quarantaine d'années, le crâne rasé, les traits fins, les yeux clairs et le regard préoccupé, fixait la route tout en surveillant le compteur de vitesse. Ce n'était vraiment pas le moment de se faire flasher, et encore moins arrêter par les flics.

— Tu t'inquiètes pour rien, Nicolas, répéta l'homme assis près de lui.

— Je sais, je sais. Je suis juste pressé d'arriver. J'espère que personne ne nous a vus. On en a fait des choses dingues, mais celle-là quand même !

— Une folie de plus à ajouter à ton palmarès !

— Ouais ! Sacrée montée d'adrénaline quand même ! Quand on y pense… Ça a été tellement facile…

— C'est vrai. Tu veux que je conduise ?

— Non, ça va aller.

Nicolas augmenta le son de l'autoradio, comme pour faire comprendre à son complice qu'il ne souhaitait pas poursuivre la conversation. Derrière eux, Emma fermait les yeux, les écouteurs de son iPod enfoncés dans les oreilles. Elle semblait d'un calme déconcertant. Elle avait raison d'ailleurs. C'était lui qui s'inquiétait inutilement. Tout irait bien. Comme prévu.

Ils arrivèrent enfin au Manoir. C'était le nom qu'ils avaient donné au lieu, même si la maison n'avait rien d'un manoir. Juste une grande maison, très isolée et aménagée dans un but bien particulier. Un endroit comme beaucoup d'autres qui n'attire ni l'attention, ni la convoitise. Et c'était bien ainsi. Il faisait froid et déjà nuit alors que la voiture ralentissait dans l'allée.

— On s'occupe d'elle tout de suite, ça sera fait.

Nicolas acquiesça et rentra la voiture dans le garage tandis qu'Emma ouvrait une porte qui donnait sur le sous-sol de la maison. Presque 200 mètres carrés de terrain de jeu. Pour le moment, cette partie était encore très rudimentaire et peu aménagée, mais ça viendrait. Elle alluma quelques lampes, jeta un coup d'œil rapide mais précis à tout ce qui se trouvait sur son chemin, jusqu'à une petite pièce aveugle spécialement prévue

pour accueillir Lucy. Un matelas au sol, une couverture. Un anneau de fer scellé dans le béton brut du mur, une vieille ampoule qui pendait au plafond, crachant avec peine une lumière jaune faiblarde. L'ambiance était au rendez-vous. Elle n'avait pas fait les choses à moitié.

— Tout est en place, vous pouvez l'amener !

ꕥ

La voiture était à l'arrêt depuis un moment. Une éternité que Lucy attendait ça, et pourtant son cœur s'accéléra d'un coup. Les symptômes de la panique se manifestaient déjà. Rester calme. Ou pas ? Après tout, elle pouvait bien hurler, se débattre. Les obliger à la maîtriser. Pourquoi s'en priver ? Lorsque le coffre s'ouvrit enfin, elle fut surprise par l'obscurité et encore une fois, par la rapidité d'action de ses ravisseurs. En un rien de temps, elle se retrouva sortie du coffre, au sol, les mains maintenues dans son dos, un sac en tissu noir sur la tête. Elle décida finalement de ne pas lutter. D'une part parce qu'elle ne s'en sentait nullement la force, et d'autre part parce qu'elle ne voulait pas se donner en spectacle plus que nécessaire. Elle ne prononça pas un mot et se laissa entraîner sans résister. Nicolas referma le coffre, observant avec un regard satisfait son complice emmener Lucy dans ce qui serait son cachot, sans qu'elle oppose de résistance. Il avait eu tort de s'inquiéter. C'était la violence dont il avait dû faire preuve pour la mettre dans le coffre qui l'avait perturbée. Ça semblait tellement vrai. Tellement grave. Un enlèvement. Mais à présent, en la voyant si conciliante, il était rassuré. Après tout, elle était consentante.

Il les rejoignit rapidement, alors qu'Emma, sans un mot, passa un large collier de métal autour du cou de Lucy, toujours aveuglée. Elle le ferma à l'aide d'un

cadenas qu'elle passa avant dans une chaîne. Celle-ci fut fixée à son autre extrémité à l'anneau de métal scellé à un mètre du sol, au-dessus du matelas. L'homme qui la maintenait avec fermeté par les poignets la lâcha avec un geste brusque, la contraignant à s'asseoir sur le matelas. Tous quittèrent la pièce après avoir échangé un regard complice.

Lucy se retrouva seule. Ses mains étaient libres. Elle ôta rapidement le sac de toile qu'on lui avait mis sur la tête et observa ce qui l'entourait. Une pièce d'une quinzaine de mètres carrés, en béton brut et nu. Une obscurité constante, à peine troublée par l'ampoule qui ne parvenait pas à sortir de l'ombre les recoins de la pièce. La chaîne qui la retenait prisonnière devait faire un mètre cinquante, à peine plus. Elle pouvait se lever ou s'allonger, mais en aucun cas atteindre la porte. De toute façon, elle devait être verrouillée.

De toute façon, elle n'avait pas l'intention d'essayer de s'enfuir.

La jeune femme se sentit démunie, d'un seul coup. Incroyablement vulnérable. Si fragile. Il faisait un peu froid dans la pièce et spontanément, elle s'empara de la couverture pour s'y enrouler. Elle s'assit face à la porte, juste sous l'anneau, les genoux repliés contre sa poitrine. Elle ne savait plus rien. Elle n'était plus sûre de rien. Elle n'avait pas pensé que ça irait si vite, sans rien voir venir, sans avoir été prévenue d'une façon ou d'une autre. Elle essayait d'imaginer ce qu'elle ressentirait si tout cela était vrai. Jamais elle ne pourrait se le représenter. Dans le fond, elle n'aurait pas voulu le pouvoir. C'était déjà terriblement déstabilisant ainsi. La culpabilité pointa de nouveau le bout de son nez. Encore. Comme à chaque fois. Lucy tenta vainement

de chasser ses pensées troublées de son esprit et de faire le vide. Attendre la suite. Attendre que quelqu'un entre. Attendre qu'il se passe quelque chose.

ꕥ

— On y va ?

— On fait comme prévu. Toi, Emma, tu ne viens pas. Elle ne sait pas qu'il y a une femme avec nous pour le moment. C'est bien comme ça. On y va tous les deux.

Emma ne broncha pas, elle s'en fichait pas mal que Lucy ait conscience de son existence ou non. Elle le saurait très bientôt et ne risquerait pas de l'oublier. Elle sourit en y pensant avant de passer la main derrière sa nuque, comme pour soulager la tension accumulée ces dernières heures, bien qu'elle n'ait rien laissé paraître.

— Allez-y les gars, je m'occuperai bien d'elle demain matin.

— Je n'ai aucun doute là-dessus !

Nicolas lui adressa un sourire et un clin d'œil. Il savait qu'il n'avait aucune chance avec elle, mais ne pouvait s'empêcher d'y penser. Elle était plutôt bien faite, mais c'était surtout son attitude qui lui plaisait. Son assurance, son regard mutin. Ses grands yeux, bleu clair, presque transparents, toujours ourlés d'un noir charbonneux. Elle portait les cheveux courts sur la nuque mais plus longs devant, faussement décoiffés. Un style qui lui allait bien. Nicolas observait ses mains qui tenaient une tasse fumante de café. Ses longs doigts fins, ses ongles toujours rouge sang. Du même rouge que ses lèvres. Il aurait aimé glisser ses mains sur son corps un peu trop maigre, sur sa peau un peu trop blanche, dans ses cheveux un peu trop noirs. Elle le regardait avec amusement et compassion. Elle ne serait jamais à lui. Ils le savaient tous les deux.

— Alors ? On y va ?
— Ouais !

Les deux hommes étaient habillés de la même façon, entièrement en noir. Aucun signe distinctif. Ils mirent tous les deux la même cagoule noire, de celles qui ne laissent même pas voir les yeux. Eux voyaient parfaitement, mais pour qui les regardait, il n'y avait rien à distinguer, juste du noir. Ils pénétraient dans le cachot de Lucy sans un mot. Chacun d'un côté de la porte, ils l'observaient, les bras croisés sur la poitrine. Elle n'avait pas bougé, hormis pour se recroqueviller un peu plus sur elle-même, entourant ses jambes repliées de ses bras. Le menton sur les genoux. Elle avait levé les yeux et regardé les deux hommes l'un après l'autre, de la tête aux pieds. Maintenant elle restait figée, le regard bas. Elle avait envie de se lever d'un bond, de tenter quelque chose, de hurler, de se débattre avec force, mais à quoi bon puisqu'elle était attachée ? À quoi bon, puisqu'ils ne bougeaient pas ? Ils ne faisaient rien. C'était peut-être ça, le plus agaçant. Depuis le temps qu'elle attendait qu'il se passe quelque chose.

Enfin, ils se mirent en marche, à l'unisson, sans même sembler s'être concertés. L'un d'eux détacha la chaîne de l'anneau et la garda à la main, comme une laisse. Il l'enroula plusieurs fois sur elle-même pour qu'elle soit courte et pour la tenir à quelques centimètres à peine de son cou. Il l'attira vers lui, l'obligeant à se relever sans ménagement. Une fois debout il lui saisit les poignets d'une main et la poussa à avancer. Ils se dirigèrent vers une autre partie du sous-sol. Celui-ci avait volontairement été laissé dans l'obscurité. Seules quelques bougies indiquaient le chemin vers une autre pièce. Une fois entrés, ils lui ôtèrent rapidement son pull

et son soutien-gorge, sans qu'elle puisse rien faire pour s'y opposer. L'un opérait, l'autre la maintenait. Elle avait beau esquisser quelques mouvements de défense, il lui semblait qu'elle ne faisait que brasser l'air. Lorsqu'elle fut torse nu, ils la saisirent chacun d'un côté et lui lièrent les mains de sorte qu'elle se retrouvait les bras complètement écartés, le dos contre le mur. Aucun des deux hommes n'avait prononcé le moindre mot. L'un d'eux commença à lui retirer ses chaussures. Elle voulut s'y soustraire, encore, réflexe incontrôlable. Cette fois, une gifle la surprit. Elle tenta de fixer l'homme qui se tenait face à elle mais ne pouvait rien apercevoir. Juste la matière noire de la cagoule. Juste la forme d'un visage. Pas un regard, pas une voix. Juste une main qui gifle. Et quoi d'autre encore ? Quoi d'autre par la suite ? Lucy regretta ses pensées. Pourtant elle n'y échapperait pas. Pourquoi en avoir honte ?

Elle était pieds nus. C'était au tour de son jean. On le lui retira sans ménagement, en même temps que son string. Elle se crispa d'un coup. Comme s'il avait fallu qu'elle se retrouve dénudée pour comprendre que ça arriverait. Elle ne portait plus rien. Absolument plus rien. Les bras attachés en croix, elle ne pouvait rien faire. Les épaules courbées, la tête baissée, les jambes serrées, elle réalisait ce qui se passait avec un curieux mélange de honte et d'excitation. Elle se sentait observée, sans pour autant se sentir désirée. Son corps n'était pas parfait. Elle en était souvent gênée, mais elle avait appris à faire avec. Lucy n'était pas très grande, à peine un mètre soixante-cinq, et un peu ronde. Juste un peu au-dessus des standards et de ce qu'elle aurait voulu. Malgré ses petits kilos en trop, elle était bien proportionnée, et ses formes n'étaient pas déplaisantes

aux yeux de la majorité des hommes. Elle avait des fesses, des hanches, un petit ventre, mais surtout, une belle paire de seins ronds et fermes.

L'homme qui l'avait giflée l'observait sans discrétion. Il se demandait ce qu'elle ressentait à cet instant précis. Offerte dans son plus simple appareil à deux inconnus, la tête courbée, ses boucles châtains aux reflets cuivrés retombant sur ses épaules et devant son visage. À quoi pensait-elle ? Dans le fond, il s'en doutait bien, mais il aurait voulu le savoir précisément, avec exactitude. Lire ses pensées les plus secrètes, les plus inavouables. Toucher du bout des doigts l'indicible. Connaître tout d'elle, ce qu'elle ne dira jamais, ce qu'elle n'osera même pas s'avouer à elle-même. Il en savait déjà beaucoup. Plus, sans doute, que beaucoup de ceux qu'elle pouvait connaître. Mais il ne savait pas tout. Pas encore.

Ils repartirent aussi vite qu'ils étaient venus. Emportant ses vêtements, ses chaussures. La laissant une nouvelle fois seule, attachée dans une position bien moins confortable cette fois. Dans la plus totale nudité. Si elle s'était sentie vulnérable dans le cachot, à présent, le mot semblait bien faible.

ꕥ

Lucy était restée figée et crispée un long moment avant d'oser relever la tête et bouger un peu. Elle savait qu'elle était seule, mais il lui avait fallu ce moment pour se concentrer et se préparer à la suite. De toute évidence, ils ne lui laisseraient que peu de temps d'adaptation. Elle n'avait pas vraiment essayé d'imaginer comment les choses se passeraient. Elle avait voulu garder une part de mystère, même si bien sûr, elle ne pouvait être sûre de rien. Mais elle devait avouer que jusqu'à présent, tout était au-delà de ses attentes. D'un coup,

elle sembla vraiment prendre conscience que c'était la réalité, et en aucun cas un des nombreux fantasmes qu'elle avait pu s'imaginer avant de s'endormir. Elle y était. Pour de vrai. Nue et enchaînée par des inconnus, dans un lieu sans doute reculé. À cet instant, n'importe qui pouvait entrer et lui faire ce qu'il voulait. Elle pourrait hurler, se débattre, ça n'y changerait rien. Une angoisse lourde et sournoise s'empara d'elle lentement, au fil des minutes qui s'écoulaient. Aucun bruit, rien que cette pièce plus vaste que l'autre. Il faisait moins froid. Un grand fauteuil trônait à l'angle du mur. Celui qui s'y assiérait aurait une vue imprenable sur elle et sur ce qu'on lui ferait subir. De l'autre côté il y avait une table en bois avec différents objets posés dessus. Elle ne chercha pas à distinguer de quoi il s'agissait. Elle le saurait le moment venu. Pour le reste, la pièce était dénudée, comme la précédente. Pas de velours rouge, pas de cuir, pas de lourd tapis, pas de poutres ni de pierres apparentes, pas de bois ciré ni de chandelier en argent. Juste du béton et un sol poussiéreux. Elle ne ressentait pourtant aucune déception. L'endroit ressemblait parfaitement à l'image que l'on se fait d'un endroit où l'on retient captive une femme que l'on vient de kidnapper.

La porte s'ouvrit enfin. Un homme entra. Était-ce un de ceux qui étaient là tout à l'heure ? Un de ceux qui l'avaient enfermée dans le coffre de la voiture ? Impossible de savoir. Il était grand, plutôt fin. Il portait une sorte de longue cape bordeaux qui dissimulait tout son corps et surtout, il portait un masque vénitien, dans les mêmes tons que la cape. L'image aurait pu paraître cliché et surjouée, mais Lucy fut captivée par cette apparition. Beaucoup plus troublée qu'elle ne l'aurait

voulu. Des images d'un passé qu'elle était venue oublier s'imposèrent quelques secondes avant qu'elle puisse de nouveau se concentrer sur l'homme. Elle ne percevait de son corps que ses yeux, presque noirs, un regard profond et intense qu'elle ne croisa qu'une fraction de seconde avant de baisser la tête. Elle n'avait rien pu découvrir d'autre, le masque recouvrant tout son visage, mais ce petit fragment lui plaisait. Son déguisement aussi. Elle aurait peut-être aimé tout autant avoir à faire uniquement aux hommes cagoulés de tout à l'heure, mais en voyant celui-là, malgré tout, elle ne put s'empêcher de se réjouir de la tournure des événements. L'homme l'observa d'abord sans un mot, puis il ouvrit sa cape pour en sortir son bras et glissa ses doigts le long de sa hanche, de sa cuisse, la faisant frissonner longuement.

— Quel est le code ?

— Le code ?

Lucy redressa la tête d'un coup, déstabilisée. Elle aimait sa voix, grave, à la fois sensuelle et autoritaire. Elle resta silencieuse un instant avant de comprendre. De se souvenir. Le code. Bien sûr. Elle aurait aimé que ça ne soit pas nécessaire, mais savait que c'était indispensable. Il était obligatoire de toute façon.

— Murano.

— Très bien. Tu sais ce qui se passera si tu le prononces une nouvelle fois ?

— Oui, monsieur.

C'était elle qui avait choisi ce *safeword*. Était-ce pour cela qu'il portait un masque vénitien ? Parce que Murano était une petite île, juste à côté de la sérénissime Venise ? Le saurait-elle un jour ? En tout cas, ça lui plaisait et c'était l'essentiel. Peut-être cela l'aiderait-il

à tirer un trait sur ce qu'elle voulait oublier. L'homme au masque passa une nouvelle fois ses doigts sur sa peau, de son cou à son pubis cette fois.

— Tu sembles docile. C'est bien. Mais ça ne t'épargnera rien. Ne réponds pas. Garde le silence. Tu n'as rien à dire ici.

— Oui monsieur, mais je…

Une gifle l'interrompit.

— Tu parles uniquement lorsque je te donne la parole. Ce qu'il te faudra dire le reste du temps, tu vas vite l'apprendre.

Il resta face à elle, silencieux, attendant de voir si elle avait compris, si elle allait volontairement désobéir. Elle hésitait. C'était confus dans son esprit. Se soumettre aussi vite avait-il un sens ? Qu'aurait-elle fait dans la réalité. Se serait-elle écorché les poignets sur ses liens pour tenter de se libérer ? Aurait-elle hurlé, supplié qu'on la détache, qu'on la libère ? Aurait-elle craché au visage de celui qui se tenait face à elle, malgré la peur, malgré toutes les tortures que cela aurait pu représenter ? Sans doute. C'est ainsi que ça se passe dans les livres et dans les films. Mais dans la réalité, la peur ne paralyse-t-elle pas ? L'instinct de survie n'incite-t-il pas à faire profil bas pour éviter les problèmes ? Pour espérer une libération pour bonne conduite ? Elle n'en savait rien finalement. Tout cela devait dépendre de chacun, selon son caractère, ses prédispositions physiques, son état d'esprit. Impossible de savoir comment on agirait réellement. Au lieu de se laisser aller, elle se heurtait toujours à cette réflexion, *que ferais-je, si c'était vrai ?*

Lucy avait baissé la tête, elle restait immobile, frottant juste doucement ses pieds l'un contre l'autre. Elle ne

savait pas comment réagir. Ces longs silences, ces attentes immobiles ne semblaient plus en finir. Elle avait envie d'action. Envie de ne plus avoir le temps de penser à quoi que ce soit.

— Tu es à présent ma chose. Je vais t'utiliser selon mes convenances. Ton dressage commence maintenant. Désormais, tu ne feras rien d'autre qu'obéir. Te soumettre et servir tous ceux qui t'en donneront l'ordre.

Lucy hocha la tête. Son cœur se mit à battre plus vite, sa respiration s'accéléra également. Elle aimait sa voix. Sa façon de parler. Le choix de ses mots et l'intonation qu'il leur donnait. Aurait-elle tout aimé, de toute façon ? Possible. L'homme s'empara d'une fine tige de bambou d'environ un mètre de long. Il se plaça à bonne distance de sa prisonnière et lui donna un violent coup sur la cuisse. Un coup plus fort qu'elle ne l'aurait imaginé pour une entrée en matière et qui lui fit pousser un cri malgré elle. Cris de douleur mais aussi de surprise. L'endroit de sa peau qui avait reçu l'impact semblait irradier d'un mélange de douleur et de chaleur, la zone s'étendait quelques secondes avant de vite perdre en intensité. La jeune femme se crispa avant de souffler.

— Règle numéro deux : tu gardes toujours les jambes écartées !

Lucy releva les yeux timidement, décontenancée. Elle s'exécuta doucement, presque maladroitement. Sa position n'avait rien d'esthétique, elle se tenait mal, les épaules voûtées. Mais elle n'était pas là pour plaire.

— N'oublie pas.

Elle hocha imperceptiblement la tête, comme si elle acquiesçait pour elle-même, notant dans un coin de sa tête la consigne à ne pas oublier. L'homme au masque caressa sa jambe du bout de son instrument. La

baguette de bambou remonta de sa cheville à sa chatte et s'y attarda quelques secondes. Il vint ensuite taquiner ses seins par de tout petits coups sur les tétons. Lucy tenta de ne pas s'affoler, de rester calme et concentrée, mais c'était loin d'être aussi facile que ce qu'elle avait pu imaginer. Après tout, elle ne savait rien de cet homme, tout maître qu'il se prétendait être.

— Lève la tête !

Elle obtempéra, gardant toutefois les yeux baissés. Il n'avait pas pu voir son visage autrement qu'en photo jusqu'à présent. Elle était plutôt jolie, même si elle devait passer pour une femme quelconque. Pas de celles que l'on remarque, mais agréable à regarder lorsqu'on prenait le temps de s'y attarder. De grands yeux noisette, quelques taches de rousseur, des lèvres pulpeuses. Il pensait à tout ce qu'il allait faire d'elle et ne put retenir un sourire.

— J'ai…

Une gifle.

— La règle numéro un, au cas où elle t'aurait échappé, est : tu ne parles jamais sans y être autorisée.

Cette fois, sa voix trahissait une sorte de colère. Ou plutôt une fermeté excessive. Il n'était pas de ceux qui aiment se répéter, inutile qu'il le lui dise. La tige de bambou s'abattit avec la même force que quelques minutes auparavant, sur son autre cuisse. Lucy résista mieux, elle avait compris à quoi elle devait s'attendre.

— Compris ?!

Elle hocha la tête.

— Je t'interrogerai le moment venu. Tu auras ton temps de parole. Mais pas maintenant.

L'homme se recula pour prendre quelques photos de sa captive. Celle-ci se raidit en le constatant. Elle baissa

davantage la tête pour dissimuler son visage derrière ses cheveux.

— Relève la tête !

Elle hésita. Deux nouveaux coups de badine cinglants vinrent marquer sa peau à leur tour, juste en dessous des précédents. La rapidité du geste et la fulgurance de la douleur la firent se raidir et ravaler ses larmes mais elle s'appliqua à rester impassible. Elle avait le nez qui commençait à couler et ne pourrait rien faire d'autre que d'essayer de le frotter contre son épaule.

— Obéis.

Lucy prit la pause. Après tout, elle n'avait pas le choix. Elle n'avait pas voulu avoir ce choix. Elle garda les yeux baissés, mais la tête haute, les épaules droites. Le menton relevé, presque avec provocation. Elle sut se montrer digne malgré sa situation. L'homme au masque prit encore quelques clichés et s'en alla sans un mot. Elle aurait aimé qu'il reste. Ne pas être seule. Encore. Pourtant, ce n'était que le début. Elle le savait.

L'homme revint de longues minutes plus tard, accompagné d'un autre en cagoule noire. Celui-ci la détacha et l'entraîna dans une salle de bains. Ils l'y laissèrent le temps qu'elle passe aux toilettes et qu'elle se douche. Elle fut à la fois soulagée et surprise de pouvoir rester seule. Elle se dépêcha, respectant la consigne qui lui avait été donnée, mais prit tout de même le temps de savourer ce moment d'intimité et l'eau chaude de la douche lui masser les épaules. Elle fut ramenée très vite dans son cachot où un sandwich et une bouteille d'eau avaient été déposés. Lucy était déstabilisée, peut-être même déçue qu'il ne se passe rien de plus. Certes, elle était là pour se sentir décontenancée et pour n'avoir aucune prise sur les événements, et d'une certaine façon,

la laisser ainsi inutilisée était une manière de le faire. Aucun vêtement ne lui avait été fourni. Lucy retrouva sa couverture et se blottit dedans, adossée au mur. Son collier avait été rattaché à l'anneau. Aucun mot n'avait été prononcé. La nuit tombait sur son cachot.

Chapitre 2

"C'est terrible les mots. Ça pénètre et ça demeure, ça creuse et ça s'incruste. Ça fait mal au cœur, à l'âme."

— Clémence Schnell

Les jambes grandes ouvertes, la chatte nue et humide, Anaïs feintait une aisance qui n'aurait dupé personne. Assise sur son canapé, le dos rond calé contre le dossier, les genoux bien écartés, elle avait trouvé l'angle idéal pour que le cadrage de la webcam de son PC posé sur la table basse soit parfait. Le gros plan sur son intimité, la luminosité, le volume sonore, tout avait été minutieusement étudié pour satisfaire Le maître. C'était ainsi qu'elle l'appelait depuis le début, pour elle-même bien sûr. Bien qu'elle s'acharne à lui obéir et à satisfaire tous ses caprices, elle ne le considérait pas vraiment comme son maître. Il était pour le moment, *Le maître* à qui elle se soumettait. Elle ignorait si elle souhaitait que ça évolue ou non. C'était déjà bien assez difficile et compliqué comme ça. Des mois qu'elle faisait des pieds et des mains pour toujours parvenir à obéir,

sans réelles contreparties. Mais après tout, n'était-ce pas cela, la soumission ? Pas dans les romans qu'elle dévorait en tout cas. Ces histoires-là étaient toujours lourdes d'amour, de maîtres parfois durs mais surtout aimants qui finissaient généralement par s'éprendre de leurs soumises. Elle le reconnaissait, elle avait une préférence pour ce qu'on pourrait appeler la soumission-romance, mais elle savait que la réalité était autre. *Le maître* le lui avait dit, ces livres-là sont juste bons à faire mouiller leurs petites culottes à des post-ados ! Si elle voulait jouer dans la cour des grands, alors il jouerait avec elle, mais avec ses règles. À des jeux de grandes, avait-il dit. Anaïs s'en souvenait encore. Ses joues s'étaient empourprées, elle s'était sentie honteuse d'avoir évoqué ce sujet et d'être passée pour une gamine romantique qui n'y connaissait rien. « C'est idiot en effet… » avait-elle marmonné. Il lui avait alors fait dire qu'elle était idiote, et cela l'avait mise très mal à l'aise. En effet, les maîtres des romans qu'elle lisait ne faisaient jamais ça. Elle avait donc demandé pardon, et ajouté qu'elle était idiote, une boule au ventre et les larmes aux yeux. Il lui avait alors fait relever la tête et les yeux. Elle avait fixé son écran. Elle s'était vue, dans la petite fenêtre de la webcam. Le reste de l'écran était noir. Cam à sens unique. Lui la voyait. Elle non. Il faudra le mériter, lui avait-il dit. Elle était restée ainsi, le mot « idiote » tournant et tournant dans sa tête jusqu'à lui donner la migraine. L'était-elle vraiment ? Il ne l'avait pas démenti. Il lui avait juste dit qu'elle avait de la chance d'être tombée sur lui. Qu'elle était encore trop naïve et trop novice. Elle avait dû le remercier pour sa présence et son attention. Il lui avait fallu du temps pour digérer cette conversation, mais

pourtant, comme toutes les autres fois où les mots *Du maître* lui faisaient mal, elle ne remettait rien en question. Il avait raison, dans la vraie vie, ça ne se passe pas comme dans les livres. Les maîtres ne sont pas tous beaux et millionnaires, ils ne font pas toujours vivre d'intenses histoires d'amour à leurs soumises. De toute façon, d'une histoire d'amour, elle n'en aurait pas voulu. Elle avait déjà ce qu'il lui fallait.

Anaïs en avait rencontré d'autres avant lui, et avait bien compris le fossé qui existait entre le maître fantasmé et celui que l'on rencontre au détour d'une page internet. Sans doute y avait-il des exceptions. Elle l'espérait, mais jusqu'à présent elle n'était tombée que sur des « maîtraillons » peu sûrs d'eux qui n'espéraient qu'une chose, tomber sur une chaudasse prête à tout. Ils n'avaient aucun charisme, aucune classe et encore moins la connaissance de ce milieu. Les termes d'appartenance, de don de soi, de lien et d'obéissance ne renvoyaient aucun écho, juste celui que l'on pourrait trouver dans un mauvais porno. S'offrir oui, mais pas n'importe comment, et pas à n'importe qui. *Le maître* ne correspondait pas non plus à ses attentes, mais de tous, c'était celui qui lui avait fait ressentir le plus de choses. Se sentir soumise. Et surtout, il ne voulait pas de rencontre réelle. Et ça, Anaïs avait aimé. Il ne passait pas son temps avec elle dans le but de la sauter, mais pour ressentir l'emprise qu'il pouvait avoir sur elle. Tout cela lui avait semblé plus profond et plus cérébral. Du moins au début. Les autres s'inquiétaient principalement de savoir où elle habitait, histoire de voir si c'était jouable ou non. D'autres encore parlaient rencontres, mais n'étaient pas crédibles et n'auraient pas assuré trois minutes en face d'une femme venue pour se soumettre à un maître.

À part la baiser, ils n'auraient pas su quoi en faire. Ce n'était pas si simple que ça en avait l'air. Anaïs avait appris tant bien que mal à discerner le potentiel dominant du « fantasmeur » frustré, persuadé que les soumises étaient faciles et stupides. Ou *idiotes*…

Anaïs ne pensait plus à tout cela. La cérébralité de sa relation avait tout de même rapidement laissé la part belle au sexe et à tout ce que cela pouvait représenter, même virtuellement. Elle était concentrée sur sa tâche, son ordre. Sa consigne du jour. Quinze heures précises. Allumer la webcam. Se masturber devant l'écran, se doigter, utiliser deux accessoires de son choix avec lesquels se pénétrer, mais pas de sex-toys. Il voulait la voir. Il voulait l'entendre. Elle devait gémir bien fort et répéter certaines choses. Elle avait une liste. Les phrases, le nombre de fois où elle devait les prononcer. Elle avait eu la gorge nouée lorsqu'elle avait lu ces consignes, la veille. Elle ne s'en était pas sentie capable. Elle avait envisagé de laisser tomber, d'arrêter. De renoncer. C'était trop difficile. Trop humiliant. Il lui arrivait souvent de vouloir abandonner lorsqu'elle recevait l'ordre. Elle passait alors par différentes phases. Les sentiments d'échec, de tristesse, d'injustice, de colère. Elle ruminait le tout en silence, sans rien laisser paraître à celui qui partageait sa vie. Elle vivait son quotidien comme n'importe quelle femme. En apparence. Mais dans sa tête, les mots tournaient, les images défilaient. *Je suis une putain de salope* : une fois. *J'aime m'enfiler tout et n'importe quoi dans la chatte* : une fois. *J'aime vous obéir maître* : 2 fois. *Je suis votre chienne en chaleur* : 2 fois. La liste était encore longue. Elle n'avait pas cherché à tout retenir, et pourtant, elle n'avait eu qu'à la parcourir deux fois pour que chacune

de ces phrases soit inscrite dans sa tête. Elle avait honte. Tout en préparant le dîner et en jetant un œil régulièrement à ses garçons, elle y pensait et elle avait honte. Elle obéirait. Elle le savait.

ꕥ

Elle vit le signal sur son écran. Il était connecté, ponctuel. Là. Derrière son ordinateur, où qu'il soit, qui qu'il soit, il observait anonymement cette scène d'exhibition. Anaïs s'était conditionnée. Elle avait pensé à ça toute la soirée et toute la journée. Elle connaissait les phrases par cœur et savait dans quel ordre elle allait les prononcer, selon ses gestes. Elle avait trouvé les deux accessoires, le classique concombre et une bougie. Selon les consignes, elle devait commencer par le diamètre le plus fin, puis le plus gros. Elle devrait alors se pénétrer avec de longs, rapides et profonds mouvements de va-et-vient, jusqu'à se sentir au bord de l'orgasme. Il lui faudrait alors arrêter et prendre du plaisir grâce à son clitoris, jusqu'à jouissance, sans avoir retiré l'objet de sa chatte.

Anaïs commença donc par la bougie, elle l'enfonça à plusieurs reprises et joua avec ses doigts. Elle écartait ses lèvres, pour bien ouvrir sa chatte, comme il lui avait déjà dit de le faire. Elle s'assurait constamment que l'image était bien cadrée. On ne voyait pas son visage, juste son intimité. De l'autre côté de l'écran, le silence. Elle avait du mal à se lancer. Ses gestes étaient mécaniques. Il aurait fallu qu'il l'encourage un peu, qu'il lui dise qu'elle était bandante, qu'il était content d'elle. Juste ça. Elle se serait détendue et aurait joué le jeu avec plus de naturel et d'entrain. Mais il n'était pas ainsi. *Le maître* ne complimentait jamais. Les compliments, c'est pour les faibles. Pourtant, elle était certaine que c'était

une pratique courante, et qu'un maître pouvait exprimer sa fierté, sans pour autant se répandre en flatteries. Ils étaient tous différents, inévitablement. Celui-là était dur et ne complimentait pas, mais il était là, toujours présent et attentif au moindre de ses gestes. Elle aimait cette attention qu'il lui portait. « *J'aime m'enfiler tout et n'importe quoi dans la chatte* ». Elle soufflait, ça y était, c'était dit, clairement, distinctement, entre deux gémissements. Elle en était capable finalement. Peu à peu, elle se détendait. La situation l'excitait. Pourquoi s'y serait-elle contrainte si ce n'était pas le cas ? C'était *Le maître* qui donnait les ordres, mais elle aimait ça. Elle l'avait recherché avec patience et détermination. Alors maintenant, il fallait lâcher prise. Sa chatte était humide, coulante d'excitation, elle était certaine que sur grand écran, il le voyait parfaitement. De son côté, elle n'avait pas osé s'afficher en grand. Elle s'était contentée de la petite fenêtre de la cam, juste pour vérifier le cadrage. Dans sa position, adossée au canapé, elle tournait même la tête sur le côté pour échapper à l'écran, pour l'oublier. Pourtant, c'était bel et bien d'être vue ainsi qui était excitant. Plus encore, c'était de le faire sur ordre. Seule, ça n'aurait pas eu la même saveur. « *Je suis votre chienne en chaleur, maître.* ». Elle commençait à gémir pour de bon et à ressentir les prémices du plaisir. Elle devait prendre son temps et faire durer. Tout en gardant à l'esprit qu'elle était observée et la dose d'excitation que cela lui procurait, elle parvint à se laisser aller et à s'abandonner au plaisir. Elle se débarrassa toutefois assez vite de toutes les phrases à prononcer, sauf la dernière bien sûr, à garder pour la fin, et se caressa sans plus aucune hésitation. Cette fois, elle partait vraiment, elle s'offrait sans pudeur dans le plaisir, jouant avec la

bougie, puis la remplaçant par le concombre. Il était froid et le contraste avec sa chatte bouillante lui offrit de jolies sensations. Elle peina un peu à le rentrer suffisamment et dut arrondir encore le dos, mais au fur et à mesure des va-et-vient, il finit par glisser tout seul en elle. D'une main, elle l'agitait rapidement, alors que de l'autre, elle continuait de caresser son clitoris avec ardeur. Elle dut ralentir ses gestes, elle n'avait droit qu'à une jouissance et celle-ci devait arriver dans les circonstances énoncées. Pas déjà. Elle se concentra alors sur la pénétration, bougeant en même temps ses hanches comme si elle était vraiment prise par un homme. Elle se lâcha plus qu'elle ne l'aurait cru, même si par moments, quelques relents de pudeur et de honte tentaient de la ramener à la raison. Lorsqu'enfin, elle sentit qu'en effet, elle pourrait atteindre l'orgasme, elle lâcha son sex-toy improvisé tout en le laissant profondément en elle et s'écarta autant qu'elle le put, d'une main, pour bien découvrir son clitoris. Elle se masturba avec les gestes de celles qui connaissent leur corps et qui savent comment obtenir le plaisir, jusqu'à enfin ressentir l'intensité de l'orgasme lui traverser le ventre et contracter tous ses muscles internes. Elle se laissa quelques secondes pour reprendre son souffle et prononça les derniers mots de sa liste : « *Merci de m'avoir offert cet orgasme maître, je ne suis qu'une… salope… la chatte toujours trempée…* ». Elle s'était fait violence pour prononcer cette phrase de façon distincte et assumée, mais elle savait que sa voix avait tremblé. Une fois l'action terminée, c'était beaucoup plus difficile. Anaïs guetta l'écran, avant de commencer à se redresser et à retirer le concombre, toujours en elle. Pas d'image, mais le son. *La voix Du maître*.

— Est-ce que je t'ai autorisée à bouger ?

— Pardon…

Elle se réinstalla, fuyant du regard la petite fenêtre qui lui renvoyait son image.

— Bouge ta cam. Je veux te voir en entier !

Elle déglutit. Elle essayait toujours de ne pas se montrer entièrement lorsqu'elle se livrait ainsi. Au début, il le lui avait permis, mais le temps passait et il était de plus en plus exigeant, et elle devenait de plus en plus conciliante. Elle recula, et orienta correctement sa cam avant de reprendre la position, jambes grandes ouvertes, concombre empalé dans la chatte. C'était difficile, surtout en se montrant entièrement, même si c'était loin d'être la première fois, elle se sentait toujours mal à l'aise. Peut-être parce qu'elle-même n'avait jamais vu cet homme à qui elle montrait tout d'elle.

— La prochaine fois, assure-toi que je puisse te voir. Si je veux un gros plan sur une chatte, je n'ai qu'à regarder sur internet ! C'est toi que je veux. Je veux voir l'expression de ton visage lorsque tu prononces ces mots qui te font honte, mais que tu oses prononcer pour moi. Compris ?

— Oui Maître…

— Tu vas te retourner, pour me monter ton cul, et tu vas t'y enfiler le concombre.

— Quoi ?

— Tu as bien compris.

— Non… je… je ne peux pas faire ça…

Anaïs se sentit prise au dépourvu. Il lui fallait toujours du temps avant de céder à ce genre de demande. Jusqu'à présent, il ne lui avait jamais parlé de pénétration anale et ça lui allait très bien. Elle resta

quelques secondes à bafouiller et chercher une échappatoire, ou à se donner des forces peut-être. Quelques mots auraient sans doute suffi. Des mots de lui, des mots de maître. Du maître qu'elle aurait voulu qu'il soit. Mais il ne l'était pas. Il ne prononça pas un mot et coupa sa cam. Elle se retrouva hébétée, seule devant son écran. Elle jeta violemment le concombre au sol et éclata en larmes. Ce qu'elle avait fait lui avait déjà semblé tellement difficile. Tellement. Et pourtant, pas un mot, pas le moindre signe d'un contentement. Juste le reproche de ne pas l'avoir vue en entier, pour voir sa honte, pour se délecter de son humiliation. Et puis une autre demande, encore plus difficile, plus dégradante. Elle ne pouvait pas nier que tout cela l'excitait, mais ça ne voulait pas pour autant dire que c'était facile. Elle pleura longtemps avant de se calmer. Elle passa sous la douche comme pour se laver du seul sentiment qu'il lui restait après tout ça, la honte. Honte de s'offrir ainsi à un inconnu, honte d'aimer ça, honte de ne pas l'assumer, honte de ne pas avoir su obéir, de l'avoir déçu, encore. Honte de fantasmer ce monde alors qu'elle n'était pas à la hauteur et que de toute évidence, elle n'avait pas les capacités d'en faire partie. Elle se rhabilla et rangea la pièce, jeta le concombre à la poubelle et alluma la bougie, elle se consumerait jusqu'à disparaître. Elle ralluma son PC. Pas de mail. Rien. La honte s'estompait et laissait place à ce désagréable sentiment de culpabilité et de peur de l'abandon. Elle ne savait pas vraiment comment le décrire, mais une sorte de mal-être se logeait en elle lorsqu'elle avait la crainte que *Le maître* l'abandonne ainsi à son sort. Sans un mot. Sans rien. Juste l'absence et le silence. Elle y avait déjà eu droit. C'était peut-être ça le pire dans

l'histoire. Que ça se répète inlassablement, et qu'elle ne sache pas en tirer une leçon. Lorsqu'elle se montrait réfractaire à une demande, en général, il agissait ainsi. Plus de nouvelles. Quelques heures. Une journée. Et lorsqu'il daignait la contacter de nouveau, c'était pour exiger des excuses en bonne et due forme ainsi que son abdication totale sur le sujet qui avait provoqué cette situation. Cette fois encore, s'il revenait, elle devrait obéir. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait sur le moment, alors ? Elle se maudissait d'être si faible, si *idiote*.

Le temps avait passé à toute vitesse. Elle enfila un manteau, une écharpe et pressa le pas jusqu'à l'école de ses enfants. Elle baissait la tête et les yeux, comme si tous ceux dont elle croiserait le regard pourraient deviner ce qu'elle venait de faire. Ce qu'elle était. Une salope ? Une chienne en chaleur ? Une femme capable de se masturber devant une webcam pour faire bander un homme qu'elle n'a jamais vu, pas même en photo ? Elle se sentait nauséeuse. N'était-elle que ça ? Devait-elle vraiment avoir honte de ce qu'elle était, de ses désirs ? Les renier ? Tout abandonner ? Ces questions revenaient en boucle dès qu'elle était en faute, dès qu'elle ne sentait mauvaise soumise. Il lui était déjà arrivé de venir à l'école sans sous-vêtements, et même une fois, nue sous son manteau. Elle avait cru qu'elle n'y arriverait pas, elle avait tremblé tout du long, que quelqu'un s'en aperçoive. Que par manque de chance, car c'était bien son genre, elle se casse la figure et que tous la découvrent cul nu sous son manteau. Parents d'élèves, enfants, et maîtresses d'école. Elle avait failli faire marche arrière mais serait arrivée en retard. Alors elle avait fait face, et elle s'en était bien sortie. Le plus difficile avait été de se rhabiller, une fois chez elle, sans

attirer l'attention de ses garçons. Ce jour-là, ça avait été difficile, mais elle n'avait pas eu honte de sa condition, elle avait même été plutôt fière d'elle, heureuse par la suite, de raconter tout ça *Au maître* et ne pas avouer un échec.

ꕥ

Vingt-quatre heures sans nouvelle, le sachant insatisfait. Un calvaire. Une torture. Allait-il vraiment l'abandonner ainsi ? Un maître pouvait-il agir ainsi, même s'il ne sortait pas d'un roman ? Ce n'était pas la première fois mais elle ne parvenait pas à prendre sur elle et à se rassurer. Elle avait été ridicule de refuser. Au point où elle en était, qu'est-ce que ça aurait changé ? Elle lui avait déjà envoyé de nombreux mails pour s'excuser, pour lui demander son pardon, pour se justifier et le convaincre que maintenant, elle était prête, elle ferait. Elle ferait tout pour un mail, un mot. N'importe quoi. Cette relation était un poison. Elle la rongeait à petit feu. Elle aurait dû profiter de l'occasion, ne plus le recontacter, montrer qu'il en demandait trop. Qu'il ne donnait pas assez. Mais bien qu'elle l'ait envisagé quelques instants, c'était hors de question. Elle était dépendante. Addict de ces jeux, de ces ordres improbables et irréalisables qui tombaient n'importe quand, de ces montées d'adrénaline, de ces moments de soumission, de ces sentiments d'excitation et de satisfaction, lorsqu'elle y arrivait. Tout cela avait donné un nouveau souffle à sa vie dans laquelle elle ne se retrouvait plus depuis quelques années. Depuis que ses enfants avaient moins besoin d'elle. Depuis que son mari ne la regardait plus. Le vide qu'elle avait ressenti l'avait rongée. Il l'avait consumée. Elle s'était sentie inutile, transparente, sans intérêt. Les années passaient,

mais il ne se passait rien. Ce fut au détour d'un roman qu'elle avait trouvé quelque chose qui l'avait réchauffée de l'intérieur. Elle avait lu et relu, elle avait écumé toutes les libraires érotiques. Pas d'amourettes à l'eau de rose, il fallait que ça pique un peu, que ce soit immoral, non conventionnel, qu'il y ait du sexe, des scènes chaudes et crues. Des mots qui font rougir, rien qu'en les lisant. Alors elle avait redécouvert sa sexualité et son corps de femme. Sa chatte, qui pouvait dégouliner d'excitation et réclamer d'être soulagée, d'avoir sa dose de plaisir. Elle s'était de nouveau sentie femme, un être sexué, capable de désirs intenses. Elle s'était offert quelques parures de lingerie, et s'était redécouverte désirable. Elle n'était pas qu'une mère. Non. Elle n'avait été que ça durant quelques années, mais c'était terminé. Elle avait taquiné son mari, mais sans oser trop en faire. Il n'aurait pas compris. Il n'avait d'ailleurs pas compris. Trop préoccupé par son travail, ou tout simplement trop habitué à une certaine routine. Anaïs avait alors décidé de prendre les choses en main, elle avait appris à se donner du plaisir toute seule. Elle aimait ça. Mais après une période de masturbation intensive, le manque n'était plus comblé. Il lui fallait plus. Toujours plus. C'est alors qu'elle avait commencé un jeu dangereux. Les échanges. Les rencontres. Toujours virtuelles, mais omniprésentes. Ces hommes qui la voulaient. Elle avait été grisée par cette sensation d'être objet de convoitise. Elle avait aimé l'attente des messages, l'excitation qui pointait entre les lignes, entre les mots. Et puis les déceptions. Souvent. Les insultes parfois lorsqu'on comprenait qu'elle ne cherchait que du virtuel, des mots durs, qui blessent et qu'on garde au fond de soi, même s'ils viennent d'un inconnu dont

on n'a rien à faire. Ça touche, ça fait mal. Alors elle avait appris à annoncer la couleur dès le début, et les engouements avaient été plus rares. Elle avait trouvé quelques dominants qui l'avaient vaguement interpellée. Ceux qui semblaient savoir ce qu'ils faisaient ne venaient pas vers elle. Les autres semblaient accourir la bouche ouverte, la queue prête à être dégainée. Ils se disaient maîtres mais étaient prêts à accepter toutes ses conditions, tant qu'elle acceptait de leur donner l'illusion qu'ils avaient un certain ascendant sur elle. Pitoyable. La chute avait été difficile. Les déceptions grandes. Mais elle n'avait pas renoncé, jusqu'à rencontrer *Le maître*. Lui ne semblait pas prêt à céder quoi que ce soit. Ça lui avait plu. Lui refusait net tout compromis. Ça lui avait semblé juste. Pourtant, beaucoup de choses l'avaient dérangée, mais elle imaginait que c'était inévitable. Personne n'était parfait. Depuis, peu à peu, *Le maître* avait pris de l'emprise sur elle. Il l'avait rendue dépendante.

Chapitre 3

"Je sus que j'étais piégée, qu'il était différent des autres, qu'il portait le sceau du Diable, que je ne sortirais que morte de notre amour, ou pire que si je parvenais à m'y soustraire, en revenant parmi les vivants et les normaux, la Terre aurait changé d'axe.
Je tombais en amour de manière irrationnelle, je sombrais en enfer."

— Vassillia Chagourine

Plus de deux heures qu'elle attendait. Moteur coupé, feux éteints. La nuit était installée depuis longtemps. La pluie tombait doucement mais inlassablement depuis qu'elle était là, en planque. Début décembre. La température flirtait avec le zéro degré et bien qu'elle porte des gants et se soit emmitouflée dans une grosse écharpe en cachemire, le froid devenait infernal. Esther se résigna à rallumer le moteur, juste le temps de réchauffer l'habitacle. Ça ne la tiendrait pas longtemps au chaud, mais elle ne voulait pas attirer l'attention. Elle ne voulait pas qu'on vienne lui demander ce qu'elle

faisait là, le regard sombre, seule dans sa voiture depuis le début de la soirée. Elle ne voulait surtout pas que Raphael la remarque. Il avait été furieux lorsqu'il l'avait surprise à l'espionner ainsi. Elle avait failli le perdre ce jour-là. Il ne lui pardonnerait pas une seconde fois. Elle le savait. Pourtant, elle ne parvenait pas à y renoncer. C'était plus fort qu'elle. Ça la rongeait de l'intérieur, ça la rendait folle. Incapable de faire autre chose, de penser à autre chose. Où était-il ? Que faisait-il ? Avec qui ? C'était une torture en permanence. Un mal-être de chaque instant. Dès qu'elle n'était pas auprès de lui, elle avait ces angoisses qui l'oppressaient. Elle avait essayé de lutter, elle avait essayé beaucoup de choses, mais jamais elle ne s'était sentie en paix. Elle souffrait d'une maladie incurable et perverse. La jalousie. Un mal souvent méprisé. Une souffrance banalisée, moquée, déconsidérée et très sous-estimée. Du moins la concernant. Comme si cela ne suffisait pas, son mal s'accompagnait toujours de l'incompréhension des autres. Tous avaient la bonne parole, le bon conseil. La petite anecdote qui allait bien. Des clichés, des banalités. Elle s'en doutait bien, que ça ne servait à rien. Elle le savait bien, que son comportement allait lui attirer sa colère plutôt qu'autre chose. Elle savait tout cela. Elle détestait l'entendre. Le regard condescendant des gens. Elle aurait voulu les gifler, leur enfoncer ses ongles dans la peau et les griffer au sang. Elle aurait voulu évacuer sa rage, sa souffrance en se défoulant sur eux, ceux qui la méprisaient, ceux qui ne la comprenaient pas et minimisaient toujours ce qu'elle ressentait. Un vrai mal, puissant. Pas seulement mental, mais aussi physique. Lors de certaines crises, elle en perdait l'appétit, elle ressentait dans son corps une

vraie douleur, maux de tête, d'estomac, et d'autres troubles encore. Elle avait la sensation qu'elle pourrait devenir folle un jour. Plus qu'une sensation. Une certitude.

Vingt-trois heures trente. Toujours personne. Aucune lumière dans l'appartement du troisième étage. Il était tout en longueur, chaque fenêtre donnait sur la rue. S'il était chez lui, il aurait forcément allumé une lumière. Elle était là depuis qu'il était vingt et une heures. Il ne s'était quand même pas couché si tôt ! Il n'était pas là. Pas chez lui. Si elle en avait parlé, on lui aurait ri au nez. Et alors ? Il fait ce qu'il veut, non ? Il est peut-être au restaurant, avec des amis ? Et puis même ? Même s'il était avec une autre, qu'est-ce que ça peut bien faire ? Tu es sa soumise, tu n'es pas sa femme ! Il n'a pas de comptes à te rendre. Il ne t'a pas promis l'exclusivité, si ? Non. Non, il n'avait rien promis.

Esther donna un violent coup sur son volant, démarra en trombe et fila dans la nuit. Elle était ridicule. Elle ne resterait pas toute la nuit à attendre. Pas cette fois. Pas pour ne même pas le voir rentrer au petit matin, ni plus tard. Avait-il un second appartement ? Un second chez lui où il dormirait seul ? Ridicule. S'il ne dormait pas dans cet appartement, c'est qu'il était chez quelqu'un d'autre. Une autre. Plus que de la tristesse, c'était de la colère qu'elle ressentait. Un sentiment d'injustice aussi, peut-être. De l'impuissance, surtout. Une souffrance profonde qui lui comprimait la poitrine. Elle dormirait mal cette nuit. Encore. Alors elle prendrait un comprimé, comme presque toutes les nuits. Lorsqu'elle n'était pas avec lui. Elle n'avait pas d'autres solutions pour parvenir à s'abandonner au sommeil. Elle savait que tout cela

prenait trop d'ampleur et que ça la détruisait à petit feu, mais elle n'y pouvait rien. Il était trop tard. Le mal s'était introduit en elle insidieusement, comme un poison qu'on aurait distillé et qui infecterait lentement chaque cellule de son corps et de son esprit. Inexorablement. Elle savait que ça la conduirait à sa perte, comme un alcoolique qui ne saurait pas se contrôler devant une bouteille. Savoir qu'on agit inconsidérément ne suffit pas à modifier son comportement. Ce n'est pas si simple.

Esther rentra chez elle comme une furie, claquant la porte sans se préoccuper de l'heure tardive et de ses voisins. Elle jeta de rage sur le sol son sac, son manteau, ses gants, son écharpe, puis encore son pull, son jean, tous ses vêtements. Elle les laissa là, dispersés dans son salon et fila dans la salle de bains prendre une douche bien chaude. Elle devait se calmer. Que faisait-il ? Avec qui ? *Avec qui ?* C'était la question qui la hantait sans doute le plus. Qui était cette autre avec qui il avait voulu être ce soir, cette nuit, alors qu'elle était là, disponible, soumise et docile. Comment était-elle ? Physiquement ? Plus belle ? Mieux faite ? Avec tous les efforts qu'elle faisait pour affûter son corps, pour en faire une arme de destruction massive, il avait réussi à trouver mieux ? Ou pire encore, il se contentait de moins bien. Cette autre avait quelque chose qu'elle n'avait pas, au-delà du physique. Il lui trouvait plus d'intérêt, il passait avec elle de meilleurs moments. Elle lui plaisait davantage, même avec un moins beau corps. De quoi parlaient-ils ensemble ? Était-elle au courant de son existence ? S'en moquait-elle ? Parlaient-ils d'elle, parfois ? Et la pauvre Esther, que fait-elle ce soir ? Que fait-elle alors que nous passons du bon